

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin**

Dépt. du Haut-Rhin

**Golbéry, Marie Philippe Aimé**

**Mulhouse, 1828**

Égisheim

[urn:nbn:de:bsz:31-341674](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341674)

## ÉGISHEIM.

Les trois tours d'Égisheim se montrent sur un sommet de la première ligne des Vosges. Au nord, ces tours dominent la plaine de Colmar; au sud, celle qui s'étend vers Rouffach. A mesure qu'on s'en éloigne ou qu'on s'en approche, leur disposition paraît changer, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le simple aspect des planches 17.<sup>e</sup> et 18.<sup>e</sup> On voit Égisheim d'une grande partie de la haute Alsace, comme si tous les regards devaient se fixer sur le lieu où commencent tant de souvenirs. Ce château fut élevé par l'antique race d'Étichon, dont l'origine, peut-être, se rattachant aux rois *Alemanni*, est contemporaine des derniers instans de l'empire romain. La noble famille qui possédait ces forts, a fourni des souverains à la France et à l'Allemagne; elle a donné des ducs à la Lorraine, elle a placé ses descendans sur plusieurs trônes de l'Europe; les murs de son vieux manoir n'en sont pas moins tombés pour la querelle d'un meunier dont le moulin manquait d'eau.

Nous parlerons d'abord du château situé dans la petite ville d'Égisheim, qui, dans l'ordre des temps, a précédé ceux de la montagne au pied de laquelle il a été bâti. Il n'en reste plus qu'une tour hexagone, dont les robustes murailles servent de support aux demeures de pauvres vigneron, et dont les fossés sont devenus un abreuvoir. Eberhard, fondateur de l'abbaye de Murbach, construisit ce château au commencement du 8.<sup>e</sup> siècle. Il était fils d'Adelbert et petit-fils d'Étichon; il est mort en 745, et l'on voit encore sa tombe dans l'église de Murbach. Égisheim remonte ainsi au temps des derniers Mérovingiens. La forme de ce fort diffère beaucoup de celle adoptée pour la plupart des édifices de ce genre: ses murailles ont neuf pieds d'épaisseur. Selon toute apparence, il est plus ancien que la petite ville; cependant je ne crois pas que Schœpflin ait eu raison de penser que les murs de celle-ci ne furent élevés qu'au 13.<sup>e</sup> siècle et pendant les désordres de l'interrègne; car ils sont du même système d'architecture que le château et, comme lui, hexagones. Il est fait mention d'Égisheim dans plusieurs chartes accordées par Charlemagne à l'abbaye d'Ebersmunster. La puissance des comtes et leur richesse durèrent créer autour d'eux de nombreuses habitations. Quoi qu'il en soit, l'enceinte de la ville est à celle du château comme un polygone circonscrit.

Notre planche 17.<sup>e</sup> montre les tours de la montagne telles qu'on les aperçoit aujourd'hui sur leur pic chauve et rocailleux. Elles sont carrées; mais leurs angles ne sont pas posés sur la même ligne. Il n'y a pas non plus une distance bien égale de l'une à l'autre. Il arrive de ces accidens de construction, de si singuliers effets de lumière, que les rayons du soleil, selon qu'ils s'allongent sur ces créneaux ou qu'ils s'en retirent, indiquent aux campagnards la succession des heures du jour et leur tiennent lieu de cadran solaire. La première tour, à partir du sud, s'appelle Weckmund; elle a son enceinte particulière et

repose sur une roche séparée. Elle est bâtie en moellons carrés, taillés à diamans, et elle a, pour le moins, cent vingt pieds d'élévation et cent vingt-six de pourtour. On a pratiqué un trou à sa base, afin de pouvoir s'y introduire; car elle n'avait pas plus que les deux autres d'issue au rez-de-chaussée. Cette ouverture permet de juger l'épaisseur du mur, qui est de six pieds et demi. D'étage en étage on voit des jours semblables à ceux que présentent les tours de certaines églises. La seconde tour, nommée Wahlenbourg ou Walbourg, est aussi haute que celle que nous venons de décrire, et les autres dimensions sont à peu près les mêmes. La troisième, qui porte le nom remarquable de *Tagesbourg* ou *Dagsbourg*, n'a de moellons taillés qu'à sa base; le reste est en pierres ordinaires, mais de forme régulière. Cette tour est tellement échancrée, qu'elle n'a plus pour ainsi dire que deux côtés. Il y a environ cent cinquante pas de distance de l'une à l'autre. A côté de la tour de Weckmund il y a encore une petite tourelle, dont l'intérieur n'a que six pieds de diamètre, quoique son épaisseur totale soit de dix-huit pieds. Il paraît, d'après ce que dit Silbermann, que de son temps on voyait encore des détails d'architecture qui ont disparu depuis. Il parle aussi d'une enceinte particulière aux deux derniers châteaux et dont les murailles étaient encore assez élevées; enfin, il désigne l'entrée de l'enceinte générale comme étant près de la petite tourelle, dont la tradition a fait une oubliette.

On ne peut pas déterminer avec précision l'époque où furent construits les châteaux de la montagne; toutefois on a lieu de penser que ce fut vers l'an 1027 et par Hugues IV, père de Léon IX. Ce pontife consacra la chapelle de Saint-Pancrace près de la tour de Tagesbourg. Les faits antérieurs sont absolument ignorés, et depuis Eberhard, fondateur du château qui est au pied de la montagne, il se fait un long silence : un siècle et demi s'écoule jusqu'à Hugues III, sans que l'histoire prononce un seul mot sur les possesseurs d'Égisheim. Celui-ci mourut en 986, vers le temps où Hugues Capet fondait sa puissance au mépris de l'autorité de Charles, fils de Louis d'outre-mer. Il est probable que ce Hugues d'Égisheim avait été précédé dans la possession du château par ceux qui, dans l'arbre généalogique, sont placés entre Eberhard et lui.

Ici se fit une alliance mémorable : le fils de Hugues III épousa l'héritière du comte de Dagsbourg et donna le jour à Brunon, qui fut pape, puis ajouté à la Légende des saints. Il était né en 1002; on ne sait pas si ce fut à Dagsbourg ou à Égisheim. D'abord il avait été promu au siège épiscopal de Toul par l'empereur Conrad II; il fut créé, dans la suite, souverain pontife par la faveur de l'empereur Henri III.

Une histoire suivie des comtes d'Égisheim ne serait que l'aride commentaire d'un arbre généalogique; mais nous ne garderons point le silence sur le vaillant Hugues VII, que son zèle pour Grégoire VII a fait surnommer *l'infatigable soldat de S. Pierre*. Tandis que Henri IV faisait reconnaître l'anti-pape Guibert et qu'il assiégeait dans le château Saint-Ange l'ambitieux Hildebrand, qui fut secouru par Robert Guiscard, Hugues VII d'Égisheim combattait l'évêque de

Strasbourg, qui appartenait à la maison de Souabe et soutenait le schisme. Cette querelle survécut à Grégoire, et en 1089 Hugues, se confiant à l'évêque, ne craignit point de venir à Strasbourg, où, contre la foi des traités, il fut assassiné avec quatre ou cinq gentilshommes de sa suite pendant qu'il se livrait au sommeil dans le palais où il avait été reçu pour négocier la paix. Ces événements ont été pour M. Ramond le sujet d'un drame historique, intitulé *Guerre d'Alsace*.

Arrêtons aussi nos regards sur le dernier comte de la branche d'Égisheim; c'était Ulric ou Udalric, petit-fils de Gérard d'Alsace: il fut le fondateur de l'abbaye de Pairis, et mourut sans postérité en l'an 1146. Dix-sept ans auparavant il avait assisté à Bâle à l'assemblée tenue par l'empereur Lothaire II. Sa sœur Stéphanie avait épousé Frédéric de Ferrette, et le comté étant composé d'allodiaux, il paraît qu'elle transmit aux Ferrette une partie des biens, et qu'ils héritèrent d'Udalric en concurrence avec les comtes de Dagsbourg, qui conservèrent les châteaux et probablement communiquèrent à l'un d'eux le nom de Dagsbourg ou Tagesbourg, qui pourrait venir aussi de l'alliance du père de Léon IX avec Helwige; car c'est précisément celui-là que consacra ce pontife.

La branche de Dagsbourg ne survécut pas de beaucoup à celle d'Égisheim, et finit, en 1255, en la personne de Gertrude, mariée d'abord à Thibaut, duc de Lorraine, puis à Thibaut de Champagne, et enfin à Simon de Linanges. Alors s'élevèrent de grandes contestations entre les Ferrette et l'évêque de Strasbourg, auquel les margraves de Baden, oncles maternels de Gertrude, avaient cédé leurs droits. En 1251 il fut fait une transaction par laquelle Ulric de Ferrette reçut en fief de l'évêché deux des châteaux de la montagne, et ceux de Hohenack et de Wineck. L'évêque se réserva la tour de Wahlenbourg.

Les choses paraissent avoir été en cet état, lorsqu'à la fin de ce siècle, Adolphe de Nassau et Albert d'Autriche se disputaient l'Empire. Égisheim fut assiégé par Adolphe, et ses efforts furent principalement dirigés contre le château inférieur et la ville. A son approche les habitans brûlèrent toutes les maisons qui étaient hors des murs; l'évêque tenait alors pour Albert. Bientôt Adolphe se vit contraint de lever le siège pour aller combattre son compétiteur, qui le tua dans les plaines de Worms.

Les Ferrette s'éteignirent aussi, et la fille du dernier d'entre eux ayant épousé le duc Albert d'Autriche, tous leurs biens passèrent à cette puissante maison, qui, sans qu'on sache de quelle manière, paraît s'être emparée aussi de la tour de Wahlenbourg, à moins toutefois que les Hasdtadt ne la tinssent en fief de l'évêque, et que l'indication qui à ce sujet les fait relever de la maison d'Autriche, ne soit erronée. En 1361, le duc Rodolphe investit Syffermann de Nortgass et sa sœur des deux châteaux qui étaient l'héritage des Ferrette.

Depuis lors les indications historiques sont fort rares, et pendant un siècle environ le nom d'Égisheim est à peine prononcé. Mais tout à coup paraît Louis, Dauphin de France: après la malheureuse expédition de Saint-Jacques il cantonne ses troupes en Alsace et se fait ouvrir les portes d'Égisheim, où il

place mille cavaliers espagnols. Les habitans du pays appelaient *Armagnacs* les soldats du Dauphin, et nos vieilles chroniques se servent, pour les désigner, du sobriquet d'*armen Gecken* (pauvres fous). On y lit des détails affreux sur les désordres commis par ces troupes et sur les représailles dont ils furent suivis.

Vingt-quatre ans après, les châteaux de la montagne ont été détruits; en voici la singulière occasion : Herrmann Klée, meunier, se prit de querelle avec Muhlhausen pour un cours d'eau; il imagina de vendre ses droits à plusieurs gentilshommes : ceux-ci, se faisant justice à eux-mêmes, s'emparèrent de douze bourgeois et les jetèrent dans un cul de basse-fosse; Muhlhausen alors s'allia avec Bâle et Soleure. De leur côté les gentilshommes étendirent leur ligue si bien qu'ils occupèrent le château d'Égisheim et en conférèrent le commandement à ce même Klée, qui était l'auteur de toute cette affaire; mais comme Muhlhausen était l'une des villes impériales de l'Alsace, les habitans de Türckheim et de Kaisersberg vinrent, sous la conduite de Pierre Stützel, faire le siège d'Égisheim, qu'ils prirent d'assaut le jour de la Fête-Dieu 1466. Klée fut pendu avec trois gentilshommes.

Silbermann a vu une lettre de Stützel à la ville de Muhlhausen : il annonce qu'il a pris le château, et qu'à l'exception de la chapelle de Saint-Pancrace, il l'a brûlé en entier. Après cet événement un silence de plus de cent années écarte de ces ruines tout souvenir historique; puis elles servent de siège aux opérations magiques des sorciers. En 1568, année pendant laquelle l'Alsace fut couverte de buchets allumés par ces stupides accusations, une malheureuse fut condamnée aux flammes pour avoir marié sa fille au diable : la noce avait été célébrée dans ces trois tours sur le roc entouré par la forêt, et le repas consistait en chauves-souris. Ces horribles détails font penser que ces ruines offraient dès-lors l'aspect qu'elles ont aujourd'hui, puisque déjà la superstition y logeait ses fantômes, et que les oiseaux nocturnes y établissaient leurs demeures.

Lorsqu'on est sur les ruines des trois châteaux, les montagnes éloignées se confondent avec les vapeurs de l'horizon; la plaine ne se montre que comme un plan varié par l'agriculture et sur lequel on distingue ça et là quelques clochers. A gauche on voit sur la même chaîne les remparts du Haut-Landsperg, vers lequel un sentier toujours uni conduit à travers la forêt. Là il arrive parfois que les coupes, éclaircissant le bois, permettent à l'œil de s'égarer au loin sur l'Alsace. A peu près à moitié chemin, un arbre, qui montre à toute la contrée sa cime élancée dans les airs, mérite aussi l'attention des amis de la science : c'est l'un de ceux qui servirent à Cassini pour lever la carte du pays. Ce lieu est, pour la méditation, plein d'un charme qu'il serait difficile de peindre; il en est peu où la nature mêle plus de beautés aux grandes traditions historiques, et ces solitudes, ces épaisses forêts que les vents agitent toujours sans jamais les éclaircir, tandis qu'ils enlèvent chaque jour une pierre aux ouvrages élevés par l'homme, enfin ces tours échancrées dont les ruines couvrent d'immuables rochers, tous ces objets forment un ensemble qui saisit l'ame et la remplit toute entière,

sans que jamais la parole puisse rendre compte des impressions qui nous ont emportés loin de nous-mêmes et du cercle ordinaire des pensées et des actions humaines.

Au-dessous du Haut-Landsperg, au fond d'une anse retirée, formée par deux croupes de la même montagne, on remarque les ruines d'un petit château dont l'intérieur est assez pittoresque; mais l'histoire le nomme à peine. Il a appartenu à la famille de Ruest, à l'extinction de laquelle le mundat de l'évêque s'en accrut. Ce petit château s'appelle Hageneck, il fut en dernier lieu en la possession des chevaliers de l'ordre de S. Jean de Jérusalem de Colmar. Wettolsheim, qu'on voit au pied de la montagne, a de plus une habitation moderne, appelée Martinsbourg: ce domaine, qui appartient maintenant à M. le baron de Gail, relevait jadis du comté de Horbourg avec la moitié de Wettolsheim et Feldkirch, église qu'on voit en avant de ce village. En 1319, Burcard de Horbourg vendit ses droits à l'abbaye de Murbach; mais, selon d'autres versions, celle de Marbach aurait vendu Martinsbourg (qui serait ainsi distinct des possessions transmises à l'abbaye de Murbach) à la famille de Truchsess de Rheinfelden, d'où il aurait passé aux Ruest en 1545, et de ceux-ci aux Linck de Dornebourg, enfin à la famille de Valcourt.

Sur le penchant oriental de la montagne, à l'endroit où le roc qui porte les trois tours d'Égisheim se dégage de la végétation pour montrer au milieu des forêts sa cime âpre et dépouillée, on aperçoit le village de Häusern, qui, au 14.<sup>e</sup> siècle, faisait partie du mundat, et où il y avait au 13.<sup>e</sup> un couvent de filles sous la règle de S. Augustin: ce couvent fut bientôt transféré ailleurs. Berthold et Werner de Häusern, résidant à Pfaffenheim, sont qualifiés de *milites* dans un diplôme accordé à Henri de Schœnau au 14.<sup>e</sup> siècle et par l'évêque de Strasbourg.

### MARBACH.

Naguères on voyait au pied des châteaux d'Égisheim, vers le sud, deux hautes tours qui semblaient, de loin, s'élaner du flanc de la montagne. La couleur blanche dont le mauvais goût des modernes avait revêtu leurs murailles, si elle détruisait le caractère antique de ce monument, contrastait du moins d'une manière agréable avec les roches grisâtres contre lesquelles apparaissaient ces tours; elle formait une opposition non moins tranchée avec l'état d'abandon des vieux châteaux du sommet, et avec la sombre verdure de la forêt. Mais aujourd'hui la destruction de l'une de ces tours a presque dérobé Marbach aux regards; l'autre est à peine visible, quoiqu'elle ait conservé sa hauteur. Ce n'est plus cet édifice dont la vaste surface renvoyait les rayons du soleil et terminait par un beau reflet de lumière le majestueux tableau que présente la plaine de Colmar et le riche amphithéâtre des montagnes de première ligne: ces montagnes, réunissant sur leur penchant les monumens des différens siècles, sont, pour les amis de la